Une danse, mademoiselle ?...

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 36

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-205308

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

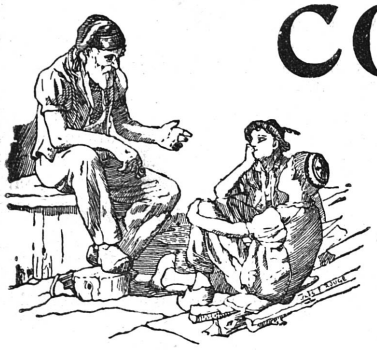
http://www.e-periodica.ch

46me ANNÉE — N° 36. Samedi 5 septembre 1908.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LE CATOLARE

Vous rappelez-vous les foires d'autrefois, ces bonnes et bruyantes foires que les marchés hebdomadaires ont remplacées dans nos villes, en attendant que les halles de fer et de verre aient à leur tour supplanté les réunions mercantiles et pittoresques, où les blouses bleues mettent de jolies taches colorées entre le vert des légumes frais et le jaune des pommes bien mûres. Ces foires, dans les cités d'importance modeste, c'étaient, pour nous autres gamins, des jours de fête impatiemment attendus. Les écoles demeuraient silencieuses, régents et régentes mettaient la clef sur la porte, et nous pouvions en toute sécurité flâner sur le champ de foire et humer l'arome spécial des biscômes. Car, en ce temps-là, le biscôme était un régal vaudois dont nous nous montrions très friands. Et je ne jurerais pas de ne point éprouver aujourd'hui encore quelque jouissance à grignoter une tranche de cette pâtisserie un peu gluante. Nous avions aussi la ressource des œuvres d'art en sucre rouge : coqs, chiens, locomotives, et, enfin, pour les amateurs de musique, la petite souris en pâte agrémentée d'un sifflet là où, en général, la gent trotte-menu arbore une queue.

Ah ! les joyeuses matinées et les superbes après-midi. Vingt centimes en faisaient l'affaire et bien peu d'entre nous étaient privés de cette minime fortune. N'avions-nous pas, comme ressource suprême, l'excellent *catolare*.

Dès l'aube, le brave homme arrivait sur la place pour y déballer ses écuelles, ses pots, ses *toupines*, ses tasses fleuries, ses assiettes illustrées, ses soupières singeant la maiolique et ses plats imitant le vieux Rouen. Tout cela bien arrangé, comme un régiment au jour d'inspection générale. Puis, derrière, dissimulée souvent par le char encore mi-plein de marchandises, la balance romaine, arbitre de nos destinées.

Cristi, cette balance, comme elle nous fascinait, comme elle nous hantait. Mais il faut expliquer ici son rôle et le nôtre. D'une foire à l'autre, chacun de nous recueillait, avec une sollicitude et une âpreté digne d'Harpagon, les os et les chiffons — nous disions les *pattes* —. Dans deux sacs *réduits* au galetas, ou au pressoir ou dans quelque *boaton* désaffecté, nous conservions jalousement ce trésor qui, chaque jour, s'augmentait d'un fémur ou d'une guenille. Et nous n'avions pas honte, oh ! mais pas du tout, de ramasser sur le chemin un os dont le poids nous charmait. Ainsi, lorsque arrivait le catolare, et dès le matin, vous auriez vu, gamins et gamines, apporter qui dans un sac, qui dans une hotte (les heureux !) leur collection archéologique.

Le catolare, généralement un paysan de Savoie, très malin, retord et peut-être assez peu scrupuleux quant à la *pesée*, nous recevait d'un air plutôt grognon. Il débinait notre marchandise, il méprisait nos chiffons : ceux-ci étaient-ils de laine, il voulait du coton, en revanche si le coton se trouvait en majorité dans la récolte, notre homme demandait de la laine. Bref, il nous désespérait, et c'était dans nos âmes d'enfant une lutte douloureuse, une anxiété profonde, jusqu'au moment où le catolare disait :

— Enfin, je veux bien les prendre encore cette fois, mais la prochaine il faudra du plus beau. J'y perds avec vous autres.

On respirait alors, et très allègres, nous portions sur la bascule notre charge qui, à cette heure et quels qu'eussent été nos efforts pour l'amener, nous paraissait, hélas ! bien légère.

Loin de moi la pensée de soupçonner le brave catolare qui, pendant quelques années, me fournit ainsi mes *sous de foire*, de n'avoir point toujours fait honnêtement manœuvrer la romaine ou le poids à main, mais, réellement, je me suis demandé depuis bien souvent si les os d'aujourd'hui et les chiffons pèsent davantage qu'ils pesaient autrefois, ou si les balances sont autrement faites. Enfin, il me semble que mes tas, toujours cossus, pesaient bien peu de chose.

Mais, à ce petit inconvénient ne se bornaient point nos déboires. Le catolare était homme d'affaires avant tout, et s'il tenait à acheter os et chiffons, il tenait davantage à vendre ses écuelles et ses pots. Il nous fallait donc accepter un paiement mixte, moitié nature, moitié en pièces. Les uns prenaient une tire-lire, les autres un plat pour la maman, ceux-ci un chien en terre peinte, superbe animal, tenant à la fois du lynx, du tigre, du St-Bernard et de l'âne, ceux-là une toupine pour faire *bonner* les cormes. Enfin, le choix accompli, nous tendions la main à l'homme de Savoie qui extrayait d'une *pétuble* graisseuse et crasseuse, quelques sous donnés à regret.

Et alors, vivent le biscôme, les sucres d'orge et les souris à queue musicale !

Aujourd'hui, si j'en crois mes petits-neveux, ces opérations commerciales ont cessé de plaire. Les gamins ne ramassent plus guère les os du bouilli dominical ou du jambon des grandes fêtes. Ils vendent des timbres-poste et collectionnent des cartes postales illustrées. Et puis, le biscôme passe de mode et les souris se font plus rares... C'est le progrès, dit-on. Va donc pour le progrès ; le bonhomme Jadis a toujours tort.

LE PÈRE GRISE.

Une danse, mademoiselle ?... — C'était au bal. Un tout jeune étranger, parlant peu ou pas le français, embarrassé et ignorant des usages du monde, dans lequel il faisait d'ailleurs ses premiers pas, s'approche d'un monsieur et, timidement, lui demande comment on s'y prend ici pour inviter une demoiselle à danser.

— Oh ! c'est bien simple. Le bal va commencer ; voyez, monsieur, comme je fais.

On entend soudain les premiers accords de l'orchestre. Le danseur interrogé, suivi du jeune étranger, se dirige d'un pas dégagé vers une des demoiselles qui faisaient cercle autour de la salle. Il s'incline respectueusement, lui saisit les deux mains et, par trois fois, les secoue vivement, comme le font certains Anglais quand ils se saluent — c'était sa cousine. Puis, passant le bras autour de la taille de la demoiselle, l'entraîne dans la ronde des danseurs, en souriant au jeune étranger, comme pour lui dire : « Vous voyez, monsieur, ce n'est pas plus malin que ça ! »

Alors ce dernier jette un rapide coup d'œil autour de la salle. Il aperçoit une demoiselle de son goût. Il se dirige vers elle, fait une profonde révérence, lui saisit les mains et trois fois les secoue avec la vigueur fébrile d'un débutant qui veut se donner l'air d'un vieux roublard.

Tableau !

C'EST DE VOUS QU'IL S'AGIT !

(Horace.)

Entendu à Ouchy :

Deux étrangers arrivent par le bateau d'Evian. (Jumelles, Bædecker, Kodak du format dans une honnête valise, bâton de montagne.)

Avant de monter à Lausanne, il convient de se restaurer, car mieux vaut être en bonne forme pour admirer les splendeurs qu'un touriste bien né doit connaître, sous peine de passer pour le dernier des Béotiens.

En attendant que les deux biftecks soient à point — bien saignants, pommes sautées, salade, une Pomard — nos visiteurs se dirigent vers la rade, histoire de placer quelques-unes des formules admiratives dont ils ont fait ample provision pour le voyage, tout en fumant un cigare qu'une bague de papier renchérit de cinquante centimes.

A l'heure fixée, nos excursionnistes réintègrent le restaurant, où le garçon à la tête de diplomate, très à l'œil — on a servi « à Péris » — leur jette un regard entendu, et d'une voix tonitruante, lance à la cuisine, avec la majesté de Molard introduisant un ambassadeur :

« — Voilà les deux biftecks ! »

Il y eut un moment de stupeur dans le rang des Bædecker, suivi d'un éclat de rire homérique.

On aura oublié depuis longtemps le Tribunal fédéral, la Cathédrale, les rues défoncées, le chemin de fer du Signal, l'éclairage fascinant de Derrière-Bourg, qu'on parlera encore du déjeuner d'Ouchy et du cérémonial inédit usité pour annoncer que le couvert peut être dressé.

E. F.

Prière en vingt-cinq lettres. — Un brave homme, très pieux, craignant de faire à Dieu quelque demande qui ne fût pas conforme à l'esprit de l'Evangile ou d'omettre quelque sollicitation importante, se contentait, chaque soir et chaque matin de réciter pour toute prière les vingt-cinq lettres de l'alphabet, puis il disait en terminant :

« Les voici toutes, ô mon Dieu, arrangez-les comme il vous plaira et pour le bien de votre humble serviteur, confiant en votre bonté infinie. »
